
M A N U S C R I T

A ET B ET UNE FEMME

de MINORU Betsuyaku

Traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle

cote : JAP02D440

Date/année d'écriture de la pièce : 1961

Date/année de traduction de la pièce : 2002

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

A et B et une femme

PERSONNAGES

A

B

LA SCENE

Un tapis rouge est placé au centre, où deux vieilles chaises sont tournées vers le public.

Il n'y a rien d'autre. On ne voit que ça ressortir dans la pénombre.

PREMIER ACTE

Dans la pénombre, une mélodie semblable à un beau souvenir, évoquant un instant tout simple de la vie quotidienne, commence à jouer, et le rideau se lève doucement. A et B sont assis sur les chaises, A, les yeux baissés sur un livre épais.

B. *(La tête levée, innocemment)* Une petite mercerie, une boutique jolie comme un jouet... Hum, c'est ça. J'y ai déjà réfléchi, je pense ouvrir une petite mercerie.

Je rassemblerais toutes sortes d'articles féminins, charmants, choisis avec soin, que j'exposerais dans une jolie petite boutique bien agencée.

La spécialité de la boutique, ce serait « articles de luxe en petite quantité », vois-tu. Des choses dont rêveraient les dames et les demoiselles de cette ville, qu'elles ne pourraient pas ne pas se payer en faisant un petit effort, tu vois, par exemple, un parfum ou autre chose d'un peu connu en France, auquel je ferais un noeud bouffant avec un ruban rose et doux, que je présenterais tout seul comme ça, vraiment comme ça, dans une vitrine capitonnée de velours noir. Exactement comme une perle tombée au fond des mers. La vitrine aurait bien du verre et comme j'aurais choisis du velours noir de qualité vraiment supérieure, le brillant serait luxueux avec effet de mouillé, et il serait si doux que rien que de le voir ça donnerait envie de le toucher, et si possible de le pincer, de le déchirer ou de le déchiqueter, quant au verre, eh bien, le verre, comme il y en aurait une grande surface et que je l'entretiendrais pour qu'il soit toujours bien brillant, il serait toujours étincelant et lisse, et je l'aurais un peu, euh, un peu mis de côté pour que personne n'y touche, et puis, et puis, et puis, et puis, et puis, avec une pierre grosse comme ça, je lui donnerais un bon coup, ça l'exploserait en mille morceaux et elle serait foutue...

A. *(Il lève les yeux de son livre, fixe B dans les yeux d'un regard glacé)*

B. *(Croisant le regard de A, il sort de son délire)*

A. *(A mi-voix, l'air inquiet)* Dis-moi camarade, je viens tout juste de m'en rendre compte, mais tu n'aurais pas une petite pelade, sur le côté de la tête, par hasard, à une dizaine de centimètres au-dessus de l'oreille droite ? On dirait qu'elle s'étend petit à petit.

Dis-moi, je me demande si tu ne ferais pas mieux de la traiter ?

Bien sûr, je me mêle de ce qui ne me regarde pas...

En fait, chez moi, j'ai un bon produit, efficace contre les pelades...

Mais tu vas sans doute me dire que tu n'en as pas besoin, parce que tu es réservé, hein, camarade.

Quoi, tu n'as pas à t'inquiéter, si ça se trouve ce n'est peut-être même pas une pelade... C'est vrai, c'est certainement moi qui me trompe. Je ne sais pas, c'est peut-être seulement une impression. Mais les pelades, tu sais, si on ne les prend pas au début pour les soigner pendant qu'elles sont encore peu étendues, on ne peut plus rattraper le temps perdu. C'est juste parce que ça m'a préoccupé.

Ce que tu as c'est différent. Ce n'est pas une pelade, je t'assure. Excuse-moi, hein ?

(Il baisse à nouveau les yeux sur son livre et se remet à lire)

B. *(Figé, il ne bouge pas. Un moment de silence. Bientôt il relève son visage pâle et fatigué et se met à parler lentement et à voix basse)* Je vais changer de vie. Ce n'est pas possible de continuer comme ça.

J'ai l'impression que de cette façon, c'est comme si je me faisais étrangler peu à peu jusqu'à ce que mort s'en suive. En continuant tant bien que mal à vivre ainsi, un jour je vais me réveiller dans un monde totalement privé d'un quelconque idéal, un quelconque bonheur, un quelconque histoire, une quelconque justice ni vérité d'aucune sorte, où je serai marié à une femme stupide et ordinaire, qui me fera trois enfants, et je prendrai tous les jours un train bondé jusqu'à l'étouffement pour me rendre au bureau où je classerai des factures huit heures durant, et à la moindre erreur je serai obligé de tout recommencer de zéro... Voilà la vie que je mène. Les enfants sont certainement des petits morveux imbéciles, qui braillent toute la journée sans raison, et ma femme, comme toutes les femmes, passe ses journées à dormir, et si j'ai le malheur d'élever la voix, elle se rue sur moi avec des éclairs de colère dans les yeux en m'abreuvant d'injures, sans se soucier le moins du monde d'ameuter les voisins, pour finir par se mettre à pleurer et lâcher entre deux hoquets des propos incompréhensibles parmi lesquels on reconnaît le mot « mourir ».

Puisque de toute façon ça amuse les voisins qui rappiquent autour de la maison, je lui flanque un grand coup de pied dans les flancs, la tire par les cheveux dans toute la pièce, ce qui va peut-être terroriser les enfants qui vont se mettre à hurler, mais quoi qu'il arrive, je continue à l'agripper par les cheveux, à tirer jusqu'à la limite, lui donner des coups de pied, la rouer de coups... Si ça se

trouve il y en aura un qui sera peut-être assez malin pour se cramponner à mes jambes... Il dira peut-être quelque chose comme « Papa, arrête ! », et si des fois ça se produisait, je ne prendrais pas le temps de m'apitoyer et je frapperais, donnerais des coups de pied, rouerais de coups, frapperais, frapperais, frapperais, le cou, comme ça le cou, comme ça...

A. *(Il lève tranquillement les yeux de son livre)* Quoi ? Dis-moi, le cou de qui ? Tu en a trois, n'est-ce pas ? Alors, le dernier ? La fille ? Ou plutôt le maigre ? Quand tu lui serreras le cou, ça va faire du bruit en craquant... Tiens ? Quand tu as voulu t'asseoir, là tout de suite, ta jambe là, quand tu l'as bougée, elle n'aurait pas traîné un peu ? Dis, c'est bien ça, elle a traîné, hein ? Je me disais aussi depuis tout à l'heure que c'était bizarre, hein ? C'est bien ce que je pensais, c'est bizarre. Excuse-moi, mais il me semble qu'on pourrait presque dire à coup sûr que tu es bancal. *(Baissant la voix)* Camarade, ça c'est de la plus haute importance. Parce que tu sais, je tiens cette histoire d'une femme qui me l'a racontée, mais cette femme, elle s'est fiancée avec un homme. Un homme superbe. Grand, beau, bon vivant. Il n'avait pratiquement aucun défaut digne de ce nom, mais d'après cette femme, il paraît qu'elle sentait quelque chose de désagréable, tu sais. Elle ne savait pas d'où ça venait.

Un jour, cet homme est venu la voir chez elle. C'était un samedi dans la soirée, et malheureusement, sa mère était absente, car elle était sortie faire des courses. Elle était là toute seule, assise au milieu de la pièce, lorsqu'elle a entendu des bruits de pas qui montaient l'escalier. Ça s'est arrêté devant sa porte, elle a entendu frapper... Et lorsqu'elle a ouvert la porte, il était là debout. Elle s'est effacée pour le laisser entrer, c'est ainsi qu'il s'est retrouvé à l'intérieur, et elle a voulu ranger ses chaussures qu'il venait d'enlever, elle a tendu le bras...

Eh bien, camarade, elle a dit qu'il avait une talonnette d'au moins cinq centimètres d'épaisseur dans sa chaussure gauche. Tu comprends ?

Elle a rompu ses fiancailles, vois-tu.

Et moi, j'en frissonne encore... Dis-moi, camarade, je crois qu'on ferait peut-être mieux de l'inscrire comme handicapé et de le rendre public ? Toi, par exemple, si tu te mariais, et que ta femme te regardait comme si de rien n'était, et que toi, comme ça, hein, tu bougeais la jambe droite... Tu comprends, hein ? C'est quand même stupide, je trouve. Peut-être bien que c'est stupide. Je suis désolé, tu sais.

De mon côté, je n'y fais pas du tout attention, alors toi aussi, oublie. Je suis désolé, hein ? *(Il baisse tranquillement les yeux sur son livre)*

B. *(A voix basse, maussade)* C'est stupide. C'est vrai. C'est stupide.

Complètement stupide. Je me demande pourquoi je suis aussi stupide.

Pourquoi ? Au départ, j'étais déjà idiot. Depuis la petite école, j'étais un faible d'esprit, un bon à rien, une bouche inutile, un lâche, un pleurnicheur, un lourdaud, une chiffe molle.

En quatrième année d'école primaire, un jour. C'est là que j'ai vraiment compris. En quatrième année, dans notre école, ils avaient séparé la classe en deux, il y avait « la classe des brillants » et « la classe des nuls ». Bien sûr, j'étais dans « la classe des nuls » mais je me suis trompé et je suis entré dans « la classe des brillants », où tu étais.

Avec ses lunettes et son nez pointu, le professeur qui nous faisait tellement peur qu'on se mettait à trembler dès qu'on se trouvait à côté de lui, m'a dit : « Va-t'en ! » Comme j'hésitais, il a soudain serré les poings et m'a flanqué un coup sur le côté du visage. Un bon coup, comme ça. Ça m'a renversé, je me suis cogné le nez au coin d'un bureau, je me suis mis à saigner, et j'ai taché ton cahier. Tu m'as regardé d'un air vraiment dégoûté, hein ?

Maintenant encore... Je me dis que ça ne doit pas s'oublier, tu sais. Que j'ai taché ton cahier, je veux dire. Pas que j'ai été cogné. Parce que tout le monde a envie de me cogner, c'est sûr. Quiconque me voit se jette soudain sur moi pour cogner, tu sais. On me crache à la figure et on me donne des coups de pied, vois-tu.

Et pourtant... Alors que j'avais sali ton cahier, tu ne m'as pas cogné. Tu t'es contenté de me regarder de ton air dégoûté.

Dis, je me demande bien pourquoi. Pourquoi à ce moment-là tu n'as pas voulu me cogner ? Dis-moi, je ne comprends pas, tu sais. Et à chaque fois que j'y pense, j'ai tellement mal que ma poitrine se serre. C'est insupportable.

Dis, pourquoi, à ton avis ? Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas cogné à ce moment-là ? Explique-moi, je t'en prie. Hein, camarade. *(Tout en parlant, il se rapproche furtivement de A)*

A. *(Il lit son livre)* Avec l'espèce de crochet qu'il a sur la tête, il s'accroche à la paroi intestinale, ce qui lui permet d'aspirer des éléments nutritifs. La longueur est d'un à deux mètres. La longueur est d'un à deux mètres...

B. Tu lis un livre, hein ? Aah, c'est que tu lis un livre, n'est-ce pas ? C'est bien, ça. Livre, livre, livre, livre. C'est vrai, il m'est arrivé de penser que moi aussi j'aimerais bien lire une fois un livre. J'étais encore un jeune étudiant à l'époque. Un jour, j'ai posé la question au vieux Kawai, qu'on dit passionné de lecture. « Maître, on dit de vous que vous aimez la lecture, mais est-ce que les livres sont vraiment tout ce qu'il y a de mieux ? » j'ai dit.

Alors tu sais ce que le vieux sage m'a répondu ? « Camarade, les livres, c'est exactement comme les repas de tous les jours, vois-tu. » C'est ce qu'il m'a dit, tu sais. Ces paroles ne sont-elles pas magnifiques ? « Exactement comme les repas de tous les jours, tu sais. » Là, j'ai pensé que j'étais atteint, ça oui.

C'est énorme, hein. Ce sont des mots qui n'ont l'air de rien, mais en réalité ils sont grandioses, tu ne trouves pas ? C'est bien, hein.

Dis-moi, pour toi aussi la lecture c'est comme les repas de tous les jours, n'est-ce pas ? Si tu savais comme je t'envie. C'est merveilleux, hein.